

011106



NOTRE POLOGNE

revue mensuelle pour la jeunesse

RÉDACTION ET ADMINISTRATION LES AMIS DE LA POLOGNE 16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5 ^e) Directrice : ROSA BAILLY	Compte de Chèques Postaux : Paris 880-96 Téléphone : Odéon : 62-10 EN POLOGNE : Bank P.K.O. Jasna 9, VARSOVIE, N° 22.000	ABONNEMENTS Les abonnements partent d'Octobre France : 5 fr. par an Pologne : 1 zł. 50
---	---	---



LA SZOPKA AU VILLAGE LE JOUR DE L'AN

B.U.C. LILLE 3

D  021 947637 0



DO SIEGO ROKU ! BONNE ANNÉE !

Que faut-il vous souhaiter, amis lecteurs de Pologne et de France ?

Je vous souhaite, étudiantes et étudiants polonais, car je connais votre grand désir ! — de venir passer vos vacances chez nous, en France. Vous la connaissez déjà si bien, cette France ! Son histoire, sa littérature n'ont guère de secrets pour vous et vous vous êtes déjà promenés en esprit dans ses villes, à l'aide des photographies ; vous parlez couramment sa langue. Venez donc, vous serez les bienvenus.

Et vous, lycéens et écoliers français, le plus beau cadeau que pourrait vous apporter la nouvelle année, ce serait un voyage en Pologne. Que de découvertes à faire là bas ! La Pologne est tellement plus vaste et plus variée qu'on ne l'imagine chez nous. Elle a des villes si pittoresques, des paysages si grandioses, des souvenirs si émouvants ! Mais votre grande surprise, votre grande joie serait de voir combien les Polonais aiment la France. J'ai beau vous le dire, vous ne pouvez l'imaginer de loin. Quand vous serez là-bas fêtés comme des frères, que vous vous sentirez chez vous dans chaque demeure polonaise, vous admirerez la générosité de la nation polonaise. Vous en serez profondément émus. Quand il faudra enfin la quitter, les vacances finies, vous vous promettez de revenir.

Puisse cette année 1938 voir en France quantité de Polonais, en Pologne encore plus de Français.

Mais en attendant le beau voyage d'été, rappelons-nous, lecteurs français, qu'il y a déjà en France un demi-million de Polonais venus travailler avec nous et pour nous. Sachons aller à eux, et leur rendre la vie plus facile. Faisons leur oublier qu'ils sont "à l'étranger". Sachons les entourer de sympathie et de compréhension, mêlons-nous cordialement à leur vie, faisons-les entrer dans la nôtre. Qu'ils se sentent, eux aussi, chez nous comme chez eux !



DÉPART POUR LA CHASSE

Tableau de Julien Falat.

Un écrivain polonais rend visite aux mineurs polonais de France

Comme un éclair, la nouvelle s'est répandue dans notre colonie polonaise que demain soir le Professeur Morcinek, qui visite les émigrés polonais de la France, sera chez nous.

En attendant l'arrivée de cet illustre écrivain de la vie du mineur polonais, les mains et les pieds de nos sociétaires ne reposent pas ! Les jeunes gens apportent des légumes et décoorent la salle, nos charmantes jeunes filles préparent les costumes et mettent çà et là fleurs et rubans. Notre humble salle de répétition est méconnaissable : sur les murs, des lampes et des pics de mineurs, des drapeaux et des fleurs, des écriteaux illustrés et des livres de notre cher compatriote. Dans la pénombre du soleil couchant, c'est un vrai sanctuaire de la mine où se rassemblent nos choristes et leurs parents.

La cloche de l'église sonne huit coups lorsqu'on entend un ronflement de moteur. L'auto s'arrête : enfin, c'est lui ! Il entre dans la salle avec quelques personnes qui l'accompagnent.

Sur un signe du Chef, notre orchestre et la chorale entonnent une vibrante marche d'accueil ; ce n'est pas seulement nos bouches, mais c'est notre cœur qui chante en l'honneur de cet homme si bon, que nous connaissons depuis longtemps par ses livres, à la fois gais et tristes, et que nos yeux ont enfin la joie de voir.

Maintenant le silence règne dans la salle. Je souhaite au nom de la chorale la « Harfa » (la Harpe) et de toute la colonie polonaise, la bienvenue à M. Morcinek. Avec un sourire, il avance et nous serre les mains ; ses lèvres tremblent, il a des larmes aux yeux.

On sert le thé et des gâteaux. Gustave Morcinek prend place à la table d'honneur. Les choristes chantent gaiement, ce sont surtout les chants de la « Noce Silésienne » qui sont à l'ordre du jour, puisque Gustave Morcinek est Silésien et que ses œuvres sont consacrées à la Silésie. L'orchestre joue et voilà que notre corps de ballet, jeunes gens et jeunes filles en costumes régionaux de Haute-Silésie, exécute le « Trojak », « Drybek » et autres belles danses. Notre charmante jeune première, Mlle Dalkowska, remet une gerbe à

notre hôte qui remercie en termes choisis pour les fleurs et le bon accueil qu'il a trouvé chez nous. « Je pense, dit-il, que je suis chez moi, en Silésie ; on ne dirait pas que je suis à mille kilomètres de mon pays ! »

Deux choristes, Dregier et Sitek, chantent « Lorsque je retourne en Silésie » et voilà le clou de cette soirée : la mise en scène du « Cœur au-delà du serment ». Avec beaucoup de talent, quelques acteurs de notre groupement interprètent cette tragédie de la mine, écrite par Gustave Morcinek.

Nos jeunes filles demandent une histoire. L'illustre écrivain ne se laisse pas prier. Debout, avec son sourire sympathique aux lèvres, en langage silésien, il conte l'une après l'autre de belles histoires de son pays, en intercalant souvent des « pierunie » et autres mots chers aux habitants de son pays de Silésie. Il nous retrace la vie et le progrès de Katowice, cette cité industrielle de la Pologne qui, avec ses terris, cheminées et hauts-fourneaux, ressemble beaucoup au pays noir du Nord de la France. C'est là que nos frères, comme nous, lançant le défi à la mort, arrachent à la terre les trésors enfouis là par Dieu.

Mais le temps passe. Il est presque minuit, et il faudra terminer ce beau rêve que nous vivons. Encore quelques paroles aimables d'une part et d'autre et c'est l'adieu. M. Morcinek nous tend sa main pour la dernière fois, il est ému et ne trouve plus de mots pour nous remercier de cette réception. Nous le reconduisons à la voiture, qui peu après s'éloigne dans la nuit couverte d'étoiles. Oubliant tout, nos yeux suivent de loin celui qui s'en va, qui a passé quelques heures inoubliables dans notre cercle et pour qui nos cœurs sont pleins d'amitié.

Pierre PERNAK,

Président de la « Harfa » d'Escaudain.

(NOTE DE LA RÉDACTION. — Ce récit nous a été adressé non en polonais, mais en français. Nous n'avons pas eu à le traduire. Nos lecteurs se rendront compte de la rapidité avec laquelle les ouvriers polonais en France peuvent s'assimiler notre langue.)



UN CERCLE THÉÂTRAL DES ÉMIGRÉS POLONAIS EN FRANCE

Comment les Français jugeaient la Pologne il y a 300 ans

Ce n'est pas d'aujourd'hui que datent les relations amicales entre la France et la Pologne. Dans le passé, ces rapports étaient aussi animés qu'à présent. Au xvii^e siècle, c'est-à-dire au temps où la reine de Pologne, épouse du roi Jean-Casimir, était une Française, Marie-Louise, un assez grand nombre de Français vinrent en Pologne. On a conservé plusieurs lettres écrites par ces derniers à leurs amis de France, dans lesquelles ils notent leurs impressions sur la Pologne.

L'Abbé Lambert, un Français supérieur de l'Ordre des Missionnaires de Varsovie, écrivait ce qui suit, en 1652, à un prêtre de Paris :

« En Pologne, l'atmosphère n'est pas si tempérée qu'en France, mais l'air est incomparablement plus agréable et plus sain. Il est vrai qu'on ne voit pas ici de canaris, mais il n'y a pas non plus bien des maladies fréquentes en France, et j'ai ouï dire par des médecins et des chirurgiens de valeur que certaines autres maladies, graves en France, se guérissent très facilement dans ce pays. L'hiver n'est pas pénible, car les maisons sont pourvues d'immenses poêles qui chauffent parfaitement, et quand on sort, on est habillé de fourrures qui se vendent moins cher ici qu'en France.

« En un mot, la Pologne est un des plus beaux et plus riches pays que je connaisse. Rien ne manque ici ; il serait seulement à souhaiter que les livres fussent plus abondants. » (Il ne ferait pas cette restriction aujourd'hui).

Dans les œuvres du « Portofolio », à la page 172, nous trouvons la lettre suivante, datée de 1654, qui fait partie du recueil des lettres des Visitandines françaises venues en Pologne.

« La Pologne ne le cède en rien à la France. C'est un pays qui possède en abondance le blé et tous les produits nécessaires à l'existence. Quant à la richesse et aux fortunes privées, dans aucun pays, peut-être, il n'en existe de pareilles. Les immeubles sont si somptueux et magnifiques que depuis que nous avons quitté Paris nous n'en avons vu de semblables dans aucun des pays civilisés que nous avons traversés. Il est vrai que la plupart des maisons sont en bois ; mais ce n'est pas un signe de pauvreté. Cela signifie simplement que les Polonais sont convaincus que les constructions de bois sont plus saines que celles de pierre ou de brique.

« Mais ce qui frappe encore le plus l'étranger qui arrive en Pologne, et ce qui le remplit d'admiration, c'est la magnificence des églises, leur ornementation et leur richesse. Je crois qu'à ce point de vue, nul pays ne peut se comparer avec la Pologne.

« L'artisanat et les arts ne sont pas négligés ici. Les travaux manuels des femmes, broderies par exemple, sont de toute beauté. Nous avons aperçu dans plusieurs couvents de magnifiques broderies d'or, d'argent et de soie ornées de bijoux. Les dames de l'aristocratie aiment parer leurs robes de ces ornements qu'elles commandent aux religieuses des couvents et payent fort cher.

« Celui qui connaît bien ce pays ne peut pas ne pas être conquis par lui. »

A la page 171 de la même œuvre, nous lisons :

« Quelles étranges choses on nous avait racontées sur les gens et les choses de ce pays ! On nous avait représenté les Polonais comme des barbares, superstitieux et grossiers, tandis que nous avons trouvé tout le contraire. Nous sommes donc bien obligés de penser que les gens qui nous avaient parlé ainsi ou bien ont été induits en erreur, ou bien étaient prévenus contre la Pologne, ou bien encore avaient quelque intérêt à nous faire croire que les choses étaient comme ils nous le représentaient. »

A la page 141 :

« Ceux qui savent ce que sont les cours royales croiront difficilement qu'on pourrait prendre la cour de Pologne pour une réunion de moines, et le château royal pour un couvent.

« Malgré toutes les richesses, le luxe et la magnificence qui entourent la majesté royale, les courtisans, les domestiques, les ministres et les employés se soumettent entièrement aux règlements et aux habitudes du royaume. La Garde Royale est entretenue dans le plus grand ordre. Au premier coup d'œil, il est difficile de reconnaître que dans ce château demeure un des plus puissants rois du monde. »

Au xvii^e siècle, comme aujourd'hui d'ailleurs, l'étranger avait des idées tout à fait fausses sur la Pologne. Marie-Louise écrit à une religieuse de Paris :

« Les religieuses françaises venues ici, sur ma demande, par bateau, m'ont étonnée par les récits extravagants qu'elles apportaient avec elles, et qui leur avaient été faits pendant la route. On leur avait annoncé un pays de barbares, et elles ont été bien étonnées de trouver des gens aussi policés que ceux qu'elles avaient quittés. »



Les clochettes de Zakopane à l'Opéra de Paris

Il y a moins de deux ans de cela ; c'était vers la fin de mars ou le commencement d'avril. Les répétitions du ballet « Harnasie » à l'Opéra de Paris touchaient à leur fin. Karol Szymanowski, l'auteur du ballet, dont la scène se place dans les Carpathes polonaises, s'y intéressait fort, et bien qu'il fût déjà malade, il assistait à toutes les séances, expliquait, modifiait, quelquefois faisait une remarque au beau danseur Serge Lifar, ou complimentait les artistes.

Ces répétitions avaient lieu au dernier étage de l'immense Opéra, dans la salle de ballet dite « sous la coupole », c'est-à-dire en réalité au grenier. Cet édifice traditionaliste n'avait pas d'ascenseur, et Szymanowski gravissait chaque jour les pénibles escaliers, traversait des couloirs et des corridors, se perdait dans des labyrinthes, ouvrait d'innombrables portes pour venir enfin s'asseoir, épuisé, sur un banc de la salle,



MONTAGNARD POLONAIS

Tableau de Sychulski.

au plancher incliné comme une scène, où une troupe de danseurs dansaient dans un rythme fou la « danse des brigands montagnards ».

Le jour où Szymanowski vit pour la première fois son ballet sur la scène de l'Opéra, il fut extrêmement ému. Mais un regret, pourtant, le saisit : à un certain moment, lorsque le cortège des montagnards envahit la prairie, on entend dans l'orchestre le son des clochettes qui tintent au cou des brebis. Or, l'orchestre de l'Opéra de Paris n'avait pas de clochettes montagnardes : les Tatras sont trop loin pour qu'on ait pu en faire venir ; et d'ailleurs, ces clochettes n'étaient pas indispensables. Mais Szymanowski ne pouvait se consoler de leur absence... Le spectacle de l'Opéra n'était pas une reconstitution montagnarde exacte. Szymanowski lui-même l'avait voulu ainsi, car il affirmait que le folk-lore ne lui avait servi que de thème pour une interprétation élargie. Seules, les petites cloches des brebis polonaises lui manquaient...

Les jours de répétition, il passait de longues heures au théâtre et s'en allait souvent ensuite s'asseoir au Café de la Paix.

La répétition générale amena à l'Opéra l'élite du monde artistique parisien et quelques Polonais, profondément émus par ce premier spectacle polonais sur la grande scène française.

Mais le véritable jour de triomphe fut celui de la Première, où la salle accueillit « Harnasie » avec enthousiasme. Ce soir-là, Szymanowski pleura.

Très beau dans son habit, très pâle, il était assis dans la loge de l'ambassadeur Chlapowski. Le public l'applaudit sans fin et lui jeta des fleurs. Après la représentation, la foule envahit les coulisses pour féliciter Szymanowski qui se tenait dans le corridor.

Ce génial musicien était la modestie en personne. Au nom du gouvernement français, M. Huisman, directeur du département des Beaux-Arts, organisa en son honneur une réception au cours de laquelle de très nombreux discours furent prononcés. Le grand artiste remercia d'une voix douce, basse, comme honteuse, excusant en mots très simples sa timidité native.

La maladie qui le minait depuis des années n'imprimait sur sa figure aucune amertume. Son sourire était au contraire plein de bienveillance. Il aurait tant voulu vivre, pour créer de nouveaux chefs-d'œuvre ! Il songeait justement à composer pour l'Exposition un ballet dont le scénario aurait été l'œuvre du poète Jean Lechoń. Avant de partir pour Grasse, où il devait rester presque jusqu'à ses derniers instants, il parlait de ce ballet à ses amis. Il en parlait dans un chuchotement, car à ce moment déjà il n'avait plus de voix. Mais il continuait à sourire, doucement...

Peut-être écoute-t-il maintenant quelque part, bien haut au-dessus des souffrances humaines, les petites clochettes des montagnes polonaises, dans le grand orchestre du monde.....

Les écoliers de Varsovie s'entr'aident

Nous allons visiter une école des quartiers populaires à Varsovie.

Tandis que la majorité des enfants ont quitté la classe et se sont dispersés dans les corridors pour jouir des quelques minutes de liberté que leur accorde la récréation, les plus pauvres font la queue devant une table et attendent. Sur la table se trouvent les petits paquets.

Un des élèves les plus âgés tire du tiroir un cahier, le deuxième prend dans sa main le paquet le plus proche.

— Wisniewski ! crie le premier.

— Présent ! répond un petit garçon qui tend le bras vers le paquet. On le lui donne et il l'ouvre rapidement. Il contient un petit pain et du saucisson. Avec un sourire de joie, l'enfant sort de la classe, son déjeuner à la main. Les élèves de service continuent à faire l'appel et à distribuer les paquets. Dans l'un se trouve un morceau de pain sec, dans l'autre une tartine de beurre, ou du jambon, ou encore un petit pain et une pomme.

— Que faites-vous là, mes enfants ? demandé-je à ceux qui distribuent ces paquets.

— Nous sommes de la Mutualité, répond l'interpellé. Les élèves de familles aisées apportent chaque matin à l'école un deuxième déjeuner pour leurs camarades pauvres. Le chef de la Section rassemble tous les paquets, puis il les partage entre les classes, et dans chaque classe, les membres de la section distribuent les déjeuners ainsi recueillis.

— Combien avez-vous de déjeuners chaque jour ?

— 72 ! Quelquefois, il y en a moins, et alors un de ceux qui sont inscrits ne reçoit rien et se fâche contre nous. Outre ces déjeuners que nous recueillons nous-mêmes, les élèves pauvres sont encore nourris à midi par la Caisse des Ecoles. L'année dernière, nous avons aussi rassemblé de vieux habits, des manteaux, du linge, des souliers, qui ont été partagés entre nos camarades pauvres.

— Vos camarades sont-ils contents de recevoir tout cela ?

— Cela dépend. En général, ils sont satisfaits.

— Existe-t-il encore d'autres sections, dans votre société de secours mutuel ?

— Nous avons encore la section d'ordre et de propreté, la section des amis de la nature, la section des économies et encore d'autres ; mais je ne les connais pas, car je m'occupe seulement de celle-ci. Il n'est pas permis d'appartenir à deux sections à la fois. Regardez ! Là-bas, dans le cabinet de toilette, un élève coupe les cheveux à un petit camarade. C'est la section d'ordre et de propreté.

Très intéressé, je me dirige vers le « salon de coiffure ».

— Monsieur, venez voir ! crie un gamin. Ici on rase les moutons mérinos !

— Dans quelle classe es-tu ? demandé-je au jeune coiffeur.

— En septième, répond le garçon sans interrompre son travail. Il coupe les cheveux de son « client » avec une grande adresse. La victime, un enfant d'en-

viron neuf ans, ne paraît pas le moins du monde troublé de se voir aux mains d'un camarade, ni de ce qu'un cercle de garçons l'entoure en se moquant de lui.

— La section d'ordre et de propreté contrôle tous les jours les élèves pour s'assurer qu'ils ont les mains propres, que l'escalier, les classes et les corridors ne sont pas salis et que les enfants sont débarbouillés.

— Ce garçon auquel je suis en train de couper les cheveux, continue le jeune coiffeur, me dit qu'il n'a pas dix groszy pour se faire tondre. Il faut bien le faire nous-mêmes.

— Est-ce que vous remplissez votre tâche tout seuls, sans l'aide d'aucun instituteur ?

— Oui ; c'est-à-dire pas tout à fait, répond le représentant de la section d'ordre et de propreté. Dans chaque section, il y a un instituteur qui surveille. Il vient à nos réunions, il nous enseigne ce que nous avons à faire, et quelquefois il nous contrôle, car il y a des enfants qui ne sont pas suffisamment consciencieux. Nous sommes encore trop jeunes pour pouvoir nous tirer d'affaires tout seuls.

A ce moment, trois jeunes filles entrent dans le cabinet de toilette. Elles portent des vases de fleurs. Celles-ci font partie de la section des amis de la nature. Une conversation avec elles m'apprend qu'elles sont chargées de s'occuper des fleurs, des aquariums, des jardins scolaires et des gazons placés devant l'école et que pendant l'hiver elles nourrissent les petits oiseaux du parc voisin.

— Monsieur, me dit l'une d'elles, les oiseaux nous connaissent si bien que quand nous entrons dans le parc pour verser le grain dans les mangeoires, ils viennent becqueter dans nos mains.

Le Directeur de l'Ecole vient me prier de visiter la bibliothèque scolaire. Une grande animation y règne. Six écoliers distribuent des volumes à des enfants qui font la queue. A quelques pas est assis l'instituteur de service. Nous sommes dans la section de la Bibliothèque.

Son chef, un adolescent de quatorze ans, au visage intelligent, m'explique que la bibliothèque compte 2.000 volumes. Les élèves lisent annuellement, à eux tous, 20.000 volumes.

Nous sommes interrompus par le bruit d'une violente dispute qui a éclaté à quelques pas de nous.

— Pourquoi me donnes-tu ce bouquin quand je te demande un livre d'aventures ? crie un garçonnet d'une douzaine d'années. Le chef de la section de la bibliothèque s'approche du lecteur irrité. Il examine le livre. Et bientôt il explique gravement à l'amateur de récits mouvementés :

— Ecoute, Janek : ce livre, c'est « Grands Cœurs », par Amicis. Tu y trouveras des aventures et la description de la véritable vie d'école. Lis-le attentivement, et je suis sûr qu'il te plaira !

Je demande au jeune bibliothécaire comment il se fait qu'il connaisse si bien « Grands Cœurs ».

— J'ai lu tous les volumes qui sont ici. Je travaille dans la bibliothèque depuis trois ans afin, justement, de pouvoir lire beaucoup de livres !

FRANÇAIS ET POLONAIS DE TOUT TEMPS AMIS

ECRIVONS-NOUS

Les demandes de correspondantes et de correspondants français nous arrivent de plus en plus nombreuses de Pologne.

Voulez-vous écrire à : Messieurs Henri Małecki, Henri Karbowski, Alphonse Gorzyński, Alphonse Liska, Jean Poleć, Janusz Michalski, Marian Czajkowski, Marian Adamczyk, Wiesław Nowara, Bronisław Rogaliński, Kazimierz Wojciechowski, Kazimierz Szymała, Stefan Słusarczyk, Mesdemoiselles Aleksandra Bajczleńówna, Urszula Bonowska, Halina Skrzypczyńska, Sabina Wesolówna. Tous sous l'adresse suivante : Mademoiselle Koberówna (pour...) Gimnazjum à Wągrowiec (Pologne).

Et à : Mesdemoiselles les élèves de 4^e, du Lycée de la Reine Hedwige (Gimnazjum im. Król. Jadwigi) Ul. Legionów, à Stryj (Woj. Stanisławowski). Messieurs les élèves de 4^e du Lycée Giżycki à Varsovie, (adresser les lettres à Madame Elisabeth Pétróff, Pilicka, 18 (Wierzbno) à Varsovie). Messieurs les élèves du Lycée Sigismond Auguste (16 à 18 ans) Gimnazjum Zygmunta Augusta, Góra Bouffalowa, 1, à Wilno.

Nous avons déjà mis en relations les lycéens de Bar-le-Duc avec ceux de Wągrowiec, mais il y en a encore qui demandent des correspondants polonais (filles et garçons de 12 à 15 ans). Que nos amis polonais adressent leur première lettre pour eux à leur chef de file : M. Jacques Lorrain, 9, rue de Strasbourg, Bar-le-Duc (Meuse).

BONNE ANNEE !

Nos amis les lycéens polonais ne nous ont pas oubliés : des vœux pour Noël et le jour de l'An nous sont arrivés avec l'opłatek traditionnel des trois Cercles Rosa Bailly à Tczew, du Lycée Giżycki à Varsovie, de la 4^e classe du Lycée de Wilejka, près de Wilno, du Cercle des Amis de la France au lycée Sigismond-Auguste à Wilno, du lycée des Sœurs de Nazareth, à Wilno également, du lycée de jeunes filles de Stryj,

des élèves du couvent de l'Immaculée-Conception à Jarosław, du lycée de Brodnica, etc...

Nos amis de Miechów nous ont envoyé par Madame Terlecka, leur professeur, un ravissant cadeau : c'est un sapin de Noël, confectionné le plus drôlement et le plus joliment du monde, d'une tige de bois et de feuilles de carton découpé ; une étoile d'argent brille à son faite.

En même temps nous parvenaient les vœux de Mme Terlecka et des élèves du lycée sur une carte ornée d'un pot de fleurs en papiers découpés, — jaune, brun et doré pour les fleurs, avec des feuilles vertes en deux tons, — une petite merveille de grâce et de goût.

Tous les cercles français du lycée de Wągrowiec, sous la direction de Mlle Koberówna, avaient joint à leur opłatek une très belle composition exécutée par Witold Witkowski : une rose d'or dans un encadrement doré. Thadée Bukowski, le Président, avait joint une carte représentant un joyeux berger cracovien sonnant de la trompe devant la crèche.

Toutes les lettres que nous avons reçues, nos amis polonais avaient tenu à les écrire en français, et c'était un français excellent. Qui de vous, chers camarades de France, a pu présenter ses vœux en polonais ?

POUR L'ARBRE DE NOËL

L'honneur de la France, c'est notre Cercle d'Amies de la Pologne à l'E. P. S. de Vertus (Marne) qui l'a soutenu cette année, ainsi que l'E. P. S. de jeunes filles d'Orléans.

Huguette Linot, de Vertus, nous a envoyé pour l'Arbre de Noël des enfants polonais en France, une somme de 40 Frs., produit d'une collecte faite entre ses camarades, et accompagnée de leurs vœux de joyeuses fêtes.

Mlle Tréglos et ses élèves à l'E. P. S. d'Orléans nous ont envoyé 20 francs.

Que toutes soient vivement remerciées pour leur joli geste, qui témoigne de tant de cœur.



L'arbre de Noël
des
Enfants Polonais
à Paris

Notre-Dame de l'Ostro-Brama à Wilno



A Wilno, dans une voûte qui enjambe la rue de la Porte Aigue (Ostrobrama) brille dans une chapelle, parmi les cierges et les ex-votos d'argent, une image de la Vierge Marie, elle-même revêtue d'une parure de métal et de gemmes. La vénération des habitants de Wilno pour Notre Dame de l'Ostrobrama est si grande qu'ils ne traversent la rue que tête nue. Et toujours des fidèles s'agenouillent sur le pavé, par tous les temps, pour implorer la reine céleste de la Pologne. A l'heure des offices, le soir, la foule est tellement dense dans la rue de l'Ostrobrama, resserrée entre les églises et les cloîtres, que la circulation s'interrompt. Les litanies chantées en chœur par des milliers de voix, que l'orgue accompagne, produisent une inoubliable impression.

En polonais : Notre Dame = Panna Marja (Mademoiselle Marie) — Prière = pacierz (patchiège) — Eglise = Kościół (koch-tchiouou) — Couvent = Klasztor (klachtor) — Rue = Ulica (oulitsa) — Voûte = sklep (sklèp).

